LES INDULGENCES

DU MÊME AUTEUR

Excès du roman
essai
Maurice Nadeau, 1999

La Cour des Adieux
roman
Maurice Nadeau, 1999

Météorologie du rêve
roman
Seuil, 2000

Littérature et Mémoire du présent
essai
Pleins feux, 2001

Fiction & Cie



Tiphaine Samoyault

LES INDULGENCES

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 2-02-055628-6

© Éditions du Seuil, février 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Laure

La mort de Lucie

Représentation : faux cercueil de bois, couvert d'un voile de deuil, autour duquel on allume des cierges lorsqu'on fait un service pour un mort.

FURETIÈRE, *Le Dictionnaire universel*, 1690.

Un chagrin, ça ne dure pas.

Un chagrin, ça passe comme une pluie. C'est pas comme les longues peines, prononcées pour cent quatre-vingt-trois, quatre cent douze ou sept cent vingt-huit ans par des tribunaux américains. Un chagrin bouffe le corps à regret pour une petite période de temps, on s'en remet facilement. Reste son nom, deux sons ensemble, la faune et la flore, chagrin. Scansion du présent, il produit un effet de dévitalisation provisoire et soudain l'instant occupe la nuit des temps. On le tient par la main, son chagrin, on lui fait faire une petite visite du passé mais on reste avec lui sur le seuil. *Indulgence plénière à quiconque entrera dans ce lieu une fois tous les trois mois pendant toute la durée de sa vie.* Des haricots, le chagrin. Avec fil sans fil, on l'épluche comme on peut, il faut voir ce qu'il en reste, comme de tout le reste et de l'amour, qui ne dure pas, une petite pluie, tout juste. Ça fait des gale-

ries dans le corps, comme les ferait une taupe de couleur taupe toute coincée dans la terre. Il y a un âge où tout se creuse, les joues les rides le cœur, les paroles non tenues, et puis le g s'enfonce dans le r de chagrin.

Marie ne voulait plus parler. Elle avait des yeux assez grands pour contenir des récits et des mondes. Marie avec tous ses deuils. « Il y a vraiment des gens qui sont durement frappés, entendait-on à propos d'elle, des gens qui ont un drôle de destin. » Marie s'était levée ce matin-là dans la chaleur de ses deux chats, sans même ouvrir le store. Une suffisante lueur pénétrait le tissu, déroulait un large ruban d'ouate rose qui venait couper la pièce et faisait comme un dais, la protégeant de quoi ? de la pression de la lumière accompagnant les jours, de la somme des devoirs partagés et même du retrait qu'elle formait. Le dais accompagnait le défilé de ses pensées matinales qui roulaient dessus sans en déranger ni la densité éthérée ni la couleur tendre et il devenait le ruban rose de ses idées noires n'y dessinant pas le moindre nuage plus sombre. Dans sa tête Marie ne circulait plus librement, consciente d'avoir trop parlé, la veille, le jour d'avant, tous les autres jours d'avant, ses mots comme les petites étoiles du kaléidoscope bouchaient son champ de vision d'un écran variable. Longtemps elle avait cru dans la voix, elle avait eu des dons pour

ça, mais c'était quoi ça ? creuser le présent de paroles creuses, tout se faisait se défaisait dans les dialogues, elle n'aurait plus le dernier mot. Elle promènerait son silence sur le dos de ses chats, ses doigts dans la fourrure de ses chats, son rire ne ferait plus partir sa tête loin derrière sa gorge, elle n'ouvrirait la bouche que pour manger ou boire. Elle se lèverait chaque matin avec quelque chose à dire mais qu'elle ne dirait pas, rien ne serait changé, le store, pas de dais rose les matins gris, le bain un jour sur deux, le café, elle pourrait fumer. Marie conserverait quelque chose de doux dans le visage et une résistance à l'expression ; en la voyant, on ne parlerait pas d'elle, sauf pour dire quelque chose de général, sur les gens qui ont un drôle de destin. On ne s'adresserait à elle que par mégarde, voilà, elle avait décidé ce matin-là qu'elle ne parlerait plus, qu'elle vous laisserait tranquilles.

Comment était Marie ? Marie n'était pas bien et tout lui faisait mal, son prénom quand elle y pensait, tous les chagrins qu'elle provoquait, avec ses mots Marie blessait. Quel âge avait Marie ? Celui qu'elle n'avait plus besoin de dire, plus très jeune et pas encore vraiment vieille, l'âge du visage qu'elle avait quand elle se sentait devenir vieille. Les matins avec des rides, qui s'effaçaient deux heures après le premier café – elle les appelait la vérité de l'aube : on pouvait y lire un instant de beauté et d'allégresse qui avait gelé

là. Et quand Marie pensait au bonheur, elle voyait des guirlandes qui auraient eu quelque chose de liquide.

Mais un chagrin, ça ne dure pas. Le père de Marie était mort quand elle était très jeune, mais il avait eu le temps de jouer avec elle aux animaux du monde. Tous les souvenirs qu'elle avait de lui tenaient sur chacune des cartes du jeu, le lion son rire, le singe un costume bleu, l'ara son pas dans le couloir, la tortue géante des Galapagos sa marche arrière lorsque, passant son bras sur le siège du passager, il se retournait comme pour la regarder, le tigre la fois où il l'avait grondée, le serpent à sonnettes sa cravate à pois, l'émeu sa voix qui était devenue aussi indistincte dans son esprit que l'apparence de cet oiseau. Son frère ensuite avait quitté le paysage quand elle était déjà un peu plus grande mais lui était parti beaucoup plus lentement : son corps s'était progressivement détaché d'une terre qui n'était plus la sienne, plus il était léger, plus il avait paru s'envoler sous la pression de la lumière. Et puis maintenant Lucie, son amie la plus proche, était partie à son tour et tout était réveillé par la mort de Lucie. Marie le pensait à chaque fois, qu'elle ne pourrait supporter leur absence et rester là sans eux, qu'ils auraient dû l'emporter avec, que la mort est scandaleuse pour les morts mais aussi pour les vivants. Dans sa vie il y avait plein d'avant et

d'après qu'elle n'avait pas voulus, les morts creusaient le temps beaucoup mieux que les mots. Aussi Marie ne parviendrait-elle pas à continuer longtemps, ni à parler ni à résister à la pression de la lumière. Il n'y aurait plus de routes droites, que des chemins à se faire soi-même en pliant les branches basses pour se protéger le visage des égratignures que font les aubépines, les ronces sans fleur dans la forêt où elles alternent avec les mousses, les châtaignes tombées, et inscrivent en de petites blessures où pointent à peine quelques gouttes de sang les marques de la promenade. Il lui arrivait aussi de laisser derrière elle ses amis et de ne pas se retourner, ou quand elle le faisait c'était déjà trop tard. Il faudrait un art de vivre qui consisterait à se retourner toujours au bon moment, trois pas, cinq pas, autant de secondes ou un peu plus de pas, de temps, selon la gravité du moment, se retourner pour sauver la situation tant qu'il est encore temps. Elle avait souvent laissé là les hommes qu'elle rencontrait à cause de leur lâcheté, comme ça dans la rue, dans un bar en train de boire un verre de quelque chose parce qu'ils avaient dit des mots, à cause de la peur qu'ils avaient d'elle, qu'elle ne pourrait supporter, et même lorsqu'elle s'était montrée encore bien plus violente, elle ne s'était jamais retournée. Et c'étaient encore d'autres deuils parce qu'elle avait manqué d'indulgence et qu'elle n'avait pas le sens de la vie sans la

mort. Mais elle n'était pas faible pourtant et ce qu'elle disait lui semblait juste, pourquoi laissaient-ils tous tomber sa main qu'ils tenaient bien serrée ? ou bien c'est elle qui les lâchait pour qu'ils la rattrapent, au jeu du chat elle était la souris prête à se faire ramasser par le chat qu'elle aimait, mais quand il ne la rattrapait pas elle se sentait tout bêtement abandonnée, un chagrin de plus, elle avait trop parlé, ç'aurait été si simple de ne rien dire en plus, de le garder là bien au chaud, de ne pas jouer à la souris. Elle savait parfaitement qu'il aurait été préférable pour eux de ne pas parler, de ne pas parler d'elle, d'eux, de laisser la vie faire à leur place, les toucher, les faire rire, les articuler dans l'espace comme des marionnettes, laisser les pantins surgir du papier peint. Ce que ses amis voulaient, c'était la garder, même à moitié sourde et muette, surtout ne pas la perdre, l'avoir là quand ils rentraient, être certains de son existence raisonnable, quand elle dormait sur le siège arrière de la voiture, la voir dans le rétroviseur, la voir suffisait provisoirement à l'avoir, c'était aussi simple que ça. Tout ce qu'elle savait ne servait pas – poubelle elle pensait –, qu'à dire des choses en trop. Même belles, les choses en trop ne facilitent pas l'existence, elles la privent d'espaces vides ou vacants.

Le jour de l'enterrement de Lucie Larguier, en

écoutant sa famille et quelques-uns de ses amis chanter des hymnes qu'elle s'était efforcée depuis longtemps d'oublier, Marie s'était dit qu'elle ferait peut-être mieux de se taire tout à fait. Elle n'aurait plus d'histoires ou bien les vivrait à moitié. On continuerait à lui servir ses petits déjeuners au lit, elle boirait le jus d'orange et le café, dirait qu'elle n'avait pas faim. Prendre son temps et son silence, le matin avec le café, lui permettrait de mettre le jour en perspective, d'en faire un écran maîtrisable avec les yeux. Parler c'était participer à la marche écœurante du monde, au banquet de la vie où tout le monde se force à être joyeux, ce ne serait qu'une peine de plus. Mais après deux heures de voiture, lorsqu'ils se retrouvèrent à quelques-uns dans un petit cimetière de campagne où sans doute Lucie n'était jamais allée depuis l'enfance, devant la tombe retournée encore vide jouxtant celle de parents éloignés, une place pour elle là-dedans en ce jour d'hiver où le soleil et la nuit semblaient tomber plus tard que d'habitude, alors Marie repensa à tous ces tableaux où l'on voit des femmes devant un tombeau vide, la pierre roulée sur le côté, leur surprise et leur joie, et elle sut qu'elle pouvait conserver présent, autrement, un petit bout de l'absence de Lucie.

Il faut beaucoup d'indulgence quand on est des vivants. Des êtres humains mortels et très fragiles,

mécaniques si cassables qu'on se demande pourquoi on ne meurt pas tous les jours quand on se le demande, mais il ne faut pas se le demander. On assiste à un accident de voiture, il n'y a plus le moindre espace entre le corps et l'habitacle, brûlés tous deux, rétrécis et emboîtés ensemble, dans la même disparition de leurs formes. Avoir devant les yeux une explosion, le choc puis les flammes imminentes d'un avion qui s'écrase, d'un immeuble qui prend feu, imaginer qu'un de ses occupants était en train de se préparer une tisane, un autre ouvrant sa porte à quelqu'un qui sonnait, « Qui est-ce ? », et sa demande est emportée avec le reste, d'abord les vitres, le plâtre du plafond, puis plus rien parce que celui qui a posé la question est soufflé à son tour par les flammes imminentes, a-t-il bien fermé le gaz en partant ? c'est peut-être la dernière chose à laquelle il pense, mais à une bonne distance, rien ne l'indique, pas même à travers les images vues à la télévision, c'est un amas de pièces détachées réunies en même temps qu'éparpillées par le feu et par l'émanation, c'est un homme plié par l'explosion et qui tombe en avant comme s'il était en bois, un qui choisit de passer par la fenêtre, préférant l'air au feu, je reste libre de choisir ma mort, je choisis mon voyage mon moyen de transport, une dernière partie, un signe de ponctuation. Mais souvent il suffit de heurter un arbre, de

prendre une porte dans la figure, de se brûler en sortant un plat du four, de tomber au milieu de la rue, de recevoir un pot de fleur sur la tête, de se pincer fort, pour s'en rendre compte, il suffit d'avoir mille raisons de mourir tous les jours. C'est pourquoi on perd du monde. C'est pour ça qu'on est triste quand on perd du monde. Quand bien même on ne pourrait pas être tous ceux qui vivent, tous ceux qui meurent pourraient être soi et commencent à nous ressembler. Non qu'on s'apitoie sur son propre sort, ni sur celui du disparu qui est mort, mais dans ces moments-là, après que nous nous sommes souvenus de représentations du monde où tous les hommes sont réunis autour de la même tour ou rassemblés dans une fosse commune, tombant les uns sur les autres, serrés les uns contre les autres dans un mouvement sans fin, nous avons le sentiment d'être morts avec eux, parce que nous sommes pareillement fragiles et que c'est notre condition. Nous nous retrouvons seuls dans notre chambre en croyant sentir l'odeur de celui qui hier était encore vivant, en se condensant elle forme la pierre que nous avons dans le ventre. Et notre tristesse ne connaît pas de lendemain, sans quoi notre corps ne nous retiendrait plus. Nous continuons malgré tout, malgré la pierre malgré l'odeur qui manque, à faire attention à nous.

D'autres disparitions qui ne sont pas des morts nous font le même effet. Nous manquons d'espace pour entasser régulièrement les êtres que nous avons aimés et perdus en les maintenant chacun à leur juste place, dans le temps, l'importance qu'ils ont eue. Certains d'entre eux frappent à la porte pour nous le rappeler. Leur ouvrir fait entrer des regrets à pleins flots, « Pourquoi l'ai-je laissé partir ? », « Comment ai-je pu m'en aller ? », « Retrouverai-je jamais tout ce que j'ai perdu en le laissant filer ? », comme entre le soleil dans la pièce l'été, lorsqu'on a poussé les volets de la fenêtre au sud. Nous continuons à faire attention, mais nous sommes tous les jours un peu plus lourds de ceux qui nous ont quittés et qui ne nous feront plus rire, dont nous ne retenons que l'éclat. Tristesse décomposée et persistante qui nous vient avec l'âge, très différente des premières grandes douleurs dans lesquelles on ne peut pas creuser mais qui, quand elles passent, arrivent à passer.

En poussant la grille du cimetière, après avoir traversé les allées comme s'il s'agissait d'un labyrinthe, en regardant les noms, les prénoms, en mesurant la proximité du décès à la fraîcheur, à l'abondance des fleurs, en amarrant les dates aux siennes, ses dates anniversaires, ses morts à elle, en se cachant derrière une stèle, elle jouait à cache-cache avec son frère, un film muet accéléré, saccadé, elle appuya sur la touche stop, en poussant la grille du cimetière, elle trouva au paysage quelque chose d'agrandi, de moins vague. Peut-être, tout à l'heure, ses larmes avaient-elles contribué à le resserrer et à l'auréoler d'un flou, elle ne se souvenait pas de l'avoir regardé, maintenant les collines s'emboîtaient parfaitement les unes dans les autres, malgré leurs volumes différents, elles faisaient des reliefs en hauteur et en épaisseur, venaient se cogner au commencement de la nuit. Le cimetière se trouvait à mi-hauteur, sur la colline d'en face, il